

## ANNEXE 1

### 1er conte édifiant et hautement éducatif :<sup>1</sup>

Il y a bien longtemps chacun « produisait » avec sa famille ce dont il avait besoin pour vivre. Certains chassaient mieux que d'autres, d'autres étaient plus doués pour la pêche et fabriquaient mieux (pourquoi pas ?) des haches de pierre. Les bons chasseurs avaient besoin de bonnes haches et aimaient varier leurs repas. Parallèlement, les pêcheurs expérimentés et qui, par surcroît, fabriquaient les haches les plus solides désiraient quelques cuissots de sanglier...

Nos aïeux comprirent très vite qu'en échangeant entre eux certains biens ils amélioreraient leur ordinaire. Au sein des petits groupes humains primitifs, où chacun se connaissait, se faisait mutuellement confiance, l'échange d'un produit contre un autre produit était relativement facile. L'échange était la manifestation d'un sens élevé de la solidarité et de l'entraide que nous avons perdu.

Malheureusement, le troc (l'échange d'un produit contre un autre produit) devint rapidement (enfin après quelques dizaines de milliers d'années) difficile. En effet, nos ancêtres, à force d'ingéniosité (ils étaient sacrément intelligents) avaient inventé des techniques nouvelles. Les haches de pierre furent remplacées par des haches de bronze, puis de fer. L'agriculture remplaça la cueillette, l'élevage compléta la chasse et la pêche. Nos grands ancêtres (avec tant d'intelligence et de sens de l'entraide, ils ne pouvaient qu'être grands) purent ainsi vivre mieux et maîtriser les aléas de la vie en satisfaisant de manière plus régulière leurs besoins. Ils comprirent aussi, peu à peu, qu'au fur et à mesure que leurs techniques se complexifiaient ils avaient avantage à se diviser le travail, à se spécialiser. Si chacun ne s'occupait que de ce qu'il produit avec la plus grande efficacité, au total, la production serait plus grande

Certains devinrent alors forgerons, d'autres cultivateurs ou éleveurs, tandis que quelques uns continuèrent à être chasseurs ou pêcheurs. La dépendance de chacun vis à vis de tous les autres grandit. L'échange n'était plus une manière d'améliorer l'ordinaire, il devenait une nécessité.

Le bon vieux troc ne facilitait malheureusement pas les choses. Pour fonctionner, il suppose que celui qui possède ce que vous désirez, désire ce que vous possédez et que chacun estime que ce que possède l'autre vaut ce qu'il possède (ouf!) Certes, la confiance arrangeait bien les choses. On pouvait différer l'échange dans le temps : « tu me donnes une hache aujourd'hui et je te donnerais un beau sanglier demain... enfin après-

demain ». Vous devinez à quel palabre ce genre de propositions devait donner lieu

*Afin d'éviter les discussions sans fin et de sortir des limites imposées par le troc, nos ancêtres, toujours aussi ingénieux, inventèrent la monnaie.*

La monnaie, un bien choisi d'un accord mutuel et désiré aussi par tous, permet de diviser le troc en deux opérations distinctes. Dans un premier temps, on échange contre de la monnaie les biens que l'on a produit. Dans un second temps, on échange de la monnaie, ainsi gagnée, contre les produits dont on a besoin. La monnaie se présente comme un bien intermédiaire, dont la valeur reconnue par tous, permet non seulement de décomposer les échanges mais de comparer la valeur des biens entre eux. (par exemple : X unités de monnaie = un sanglier = une hache de bronze). Comment diable nos ancêtres sont-ils parvenus à trouver un bien qui soit à la fois un moyen d'échange (de paiement) et un étalon général de mesure ! Il suffisait d'y penser. Ils prirent les biens que tout le monde désirait, qui se conservaient bien et pouvaient aisément être divisés en petits morceaux (ou, ce qui revient au même, en petite quantité). De l'or au coquillage, désirés par les femmes déjà coquettes, en passant par le sel et les animaux d'élevage, diverses solutions sont possibles. Avec le papier des billets de banque et les signes magnétiques des disques d'ordinateurs, nous en avons inventés quelques autres. Cela n'est pas sans poser quelques problèmes, mais n'anticipons pas.

Tel est le conte que nous raconte avec plus ou moins de termes compliqués, un grand nombre d'économistes de toutes tendances. On le retrouvera dans *les Rouages de l'Economie Nationale* qui fut mon premier ouvrage d'économie.

On peut en raconter un autre à partir des hypothèses émises par R. Girard dans ses ouvrages : *La violence et le sacré* et *Des choses cachées depuis la fondation du monde*

Vous verrez qu'un même fait peut être interprété de manière bien différente, et qu'en changeant d'hypothèses théoriques on aboutit à des conséquences pratiques fort différentes.

<sup>1</sup> cf. « Des sous et des hommes » de Jean Marie Albertini Ed Point Seuil 1987

## 2ème conte immoral mais très instructif :<sup>2</sup>

Une horde d'êtres commence à marcher sur leurs membres postérieurs, pour voir au-dessus une savane qui, à la suite d'un changement climatique, a remplacé la forêt. Ce sont nos ancêtres. Ils sont petits, leur front est bas, le menton fuyant, le corps largement couvert de poils. L'évolution des espèces, peut-être les efforts faits pour apprendre à marcher sur leurs deux pattes arrières, leur ont joué un mauvais tour. La grosseur de leur cerveau, inférieure à la nôtre, est déjà sans commune mesure avec la grosseur de ceux des sortes de singes qui furent leurs prédécesseurs immédiats. Un tel cerveau a développé chez eux l'imagination; leur sexualité est devenue permanente. Ils ne pensent qu'à ça et les disputes pour les « femelles » (enfin les femmes) sont fréquentes. Elles risquent d'entraîner l'autodestruction de cette nouvelle espèce. A propos, avez-vous remarqué que dans la version précédente, nos ancêtres étaient surtout occupés à travailler, produire, calculer; ils devaient cependant faire l'amour puisque nous sommes là !

Mais revenons à nos premiers hommes. Non seulement ils se disputaient les femmes, mais, l'intelligence se développant à la station debout facilitant l'usage de la main, le moindre gringalet apprit vite comment, avec un pieux ou une pierre rendue tranchante, il pouvait, en l'attaquant par derrière, éliminer un congénère physiquement plus fort que lui. Or, chez leurs cousins germaines, les singes, c'était le plus fort qui faisait respecter l'ordre, évitait les disputes, répartissait les femelles en se réservant les plus belles.

Avec les gringalets malins, les hiérarchies animales qui avaient jusqu'ici la survie des espèces ne tiennent plus.

La violence sévit. L'imitation de l'autre, qui permet de transmettre les comportements nécessaires, dégénère. Imiter l'autre, « le chef » le plus fort, c'est psychologiquement se l'approprier en lui ressemblant. Lorsque la crainte du plus fort ne pose plus de barrières infranchissables, l'imitation, l'appropriation de l'autre peut lui ressembler peut aller jusqu'au meurtre, jusqu'à l'anthropophagie (une manière comme une autre de s'approprier l'autre, de ne plus faire

qu'un avec son prochain, de lui être totalement solidaire...).

Pour sortir de cette passe dangereuse, une première solution découverte fut l'union de tous contre un, la victime émissaire. Le sale juif, l'union nationale contre l'ennemi héréditaire, les croisades ou les guerres saintes, les travailleurs étrangers, les lynchages en tout genre et les têtes de turc de nos classes enfantines relèvent du même procédé. Grâce à eux, les hommes retrouvent (ou trouvent) le sentiment de solidarité, d'union et d'appartenance et évite les disputes intestines.

Sacrifier un membre du groupe, afin d'éviter au groupe de disparaître, ne peut avoir cependant qu'une efficacité limitée. A force de sacrifices, on peut aussi faire disparaître l'espèce. Les guerres, qui furent, peut-être à l'origine un moyen de se procurer les victimes nécessaires au sacrifice, nous l'ont prouvé.

Assez rapidement, nos ancêtres (qui étaient tout aussi intelligents que ceux de notre premier conte, même s'ils sont aujourd'hui moins présentables) ont trouvé un substitut à la victime émissaire : la répétition rituelle du meurtre pacificateur grâce à des sacrifices d'animaux (sacrifices et rites religieux vont de pair).

---

<sup>2</sup> cf. « Des sous et des hommes » de Jean Marie Albertini Ed Point Seuil 1987